

Avant-propos

Joëlle Gleize et David Zemmour



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccs/1907>
DOI : 10.4000/ccs.1907
ISSN : 2558-782X

Éditeur :

Presses universitaires de Rennes, Association des lecteurs de Claude Simon

Édition imprimée

Date de publication : 30 septembre 2019
Pagination : 11-18
ISBN : 978-2-7535-7795-4
ISSN : 1774-9425

Référence électronique

Joëlle Gleize et David Zemmour, « Avant-propos », *Cahiers Claude Simon* [En ligne], 14 | 2019, mis en ligne le 30 septembre 2020, consulté le 10 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ccs/1907> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ccs.1907>

AVANT-PROPOS

« Écrire est *un métier d'ignorance*¹ »
Claude Royet-Journoud

Il se dit autodidacte ; il se dit amateur : dans ses entretiens, ses conférences, Claude Simon adopte toujours une posture d'une modestie extrême et prend soin de se déclarer étranger à tout savoir académique². En se qualifiant ainsi – pensons à l'*Album d'un amateur* –, il ne se disqualifie pas, il affiche seulement une absence de maîtrise dans le domaine du savoir. Ce n'est sans doute pas sans un peu de coquetterie que ce prix Nobel revendique, dans une université américaine, une certaine ignorance : « Le peu que j'ai acquis l'a été au hasard de lectures, de voyages, de promenades dans les musées et de concerts, toujours d'une façon assez décousue, sans jamais me préoccuper d'étudier à fond une matière, et en obéissant uniquement aux règles du plaisir³. » Ce romancier si souvent invité à parler de son écriture, se réfère en outre plus volontiers à un savoir sur la peinture que sur la littérature et dénonce souvent la vacuité des principes que voudraient appliquer l'artiste ou l'écrivain.

Par-delà la possible coquetterie de la posture, il s'agit avant tout de défendre une position esthétique, celle du « faire » artisanal, du bricolage, qui refuse tout appui sur un savoir théorique mais implique un cheminement pas à pas, à tâtons, dans l'incertitude du but et du chemin, comme cet Orion aveugle devenu figure emblématique de l'œuvre, cheminement ou travail qui ne peuvent

1. C. Royet-Journoud, *Théorie des Prépositions*, POL, 2007, p. 9.

2. Avec quelques exceptions notables : la littérature, et les mathématiques scolaires, notamment le titre d'un manuel « Arrangements, permutations, combinaisons » souvent cité.

3. C. Simon, conférence sans titre, traduite par Lois Oppenheim et Evelyne Costa de Beauregard, dans L. Oppenheim (dir.), *Three Decades of the French New Novel*, Urbana et Chicago, University of Illinois Press, 1986, p. 72 (« *The little that I know was acquired by reading, traveling, visiting museums, and attending concerts, always in a rather disconnected way, without ever determining to study a subject in depth and obeying only the rules of pleasure* » ; nous citons les propos de Simon d'après la version française communiquée par Anthony C. Pugh que nous remercions). La conférence est reprise dans ce numéro, p. 21-36 (p. 23 pour la citation).

déboucher que rétroactivement sur la compréhension – relative – de ce qui se cherchait et qui s'est fait.

Cette position d'une grande constance et d'une forte cohérence s'est élaborée au fil des années en relation avec le débat intellectuel auquel Simon a participé de manière régulière, dans une grande fidélité à soi. Ses romans sont contemporains du mouvement de renouveau des sciences humaines qui accompagne le structuralisme, et sa conception de la littérature comme art du langage et de l'écriture, comme exploration des capacités productives de la langue, entre en consonance parfaite avec ce contexte culturel. De cette vision de la littérature comme d'un art, différent mais proche de la peinture, découle son esthétique du « faire voir⁴ ». La visée du roman n'est pas de convaincre, encore moins d'enseigner, il doit s'adresser aux sens : faire sentir, faire entendre et, surtout, faire voir. Tout savoir est soupçonné de masquer la sensation ou de s'y substituer, de masquer ou de se substituer au souvenir ; il peut donc faire obstacle à l'écriture et Simon considère comme une chance d'avoir, grâce à la guerre, appris autre chose que ce que l'on apprend dans les livres. Il se plaît souvent à citer Jakobson : « Nous *savons* le monde, nous ne le *voyons* pas⁵ » et argumente : « c'est en s'acharnant à chasser de lui ce savoir tout fait qui s'interpose entre notre sensation véritable et notre esprit que Cézanne a modifié du tout au tout la peinture⁶ ». L'enjeu de cette méfiance, distance gardée et recherche d'ignorance, est donc essentiel au projet de l'écrivain : il y va de sa capacité à innover et davantage encore de la possibilité d'atteindre la « vérité » de la sensation.

Cela ne signifie pas que son écriture n'entretienne aucune relation avec le savoir : loin d'être ignorante, elle se nourrit de l'enseignement que Simon a reçu et de la culture classique et latine inculquée par les pères jésuites ; elle se nourrit des lectures de ce lecteur autodidacte mais avide qu'il a été, lisant par besoin vital d'activité gratuite pendant son internement au stalag de Mühlberg, lisant par affinité les auteurs en qui il reconnaît des pairs et des proches, Proust, Dostoïevski, Conrad, Faulkner etc. ; un riche terreau intertextuel souvent exploré par la critique.

4. P. Schoentjes, « De Conrad à Simon : l'esthétique du "faire voir" », *Cahiers Claude Simon*, n° 1, p. 47-57.

5. C. Simon, « Littérature et mémoire » (1993) dans *QC*, p. 106.

6. C. Simon, conférence sans titre, éd. cit., p. 79 (« *it was in seeking to rid himself of this ready-made knowledge that comes between our true sensation and our mind that Cézanne managed, at the very least, to completely modify painting* », voir p. 30).

La réflexion sur le roman et sur sa propre pratique se nourrit également des recherches contemporaines auxquelles il fait volontiers référence dans les années 1970, en empruntant à tel ou tel une notion qui lui convient : à Lacan, le mot comme « nœud de significations⁷ », à Michel Deguy, la nature métaphorique de la langue⁸, à Jean Ricardou, la célèbre « aventure d'une écriture⁹ » et à Olga Bernal, l'idée que le roman moderne est « un roman du non-savoir¹⁰ ». Dans les années 1980, si les principes esthétiques de Simon varient peu à l'exception de sa relation à la référence, la distance à l'égard de la théorie critique se fait plus marquée, en particulier à l'encontre de Jean Ricardou, lequel suscite une critique virulente du scientisme et du danger que celui-ci fait courir à la création littéraire. En dehors des notions qu'il peut s'approprier, Simon est resté distant à l'égard des sciences humaines, pourtant si imposantes par leur extension et leur force d'innovation dans les années du structuralisme. Dans « La fiction mot à mot », et alors même que l'analyse structurale du récit est en pleine expansion¹¹, alors même qu'il lit avec la plus grande attention les formalistes russes récemment traduits et se nourrit de ce qui fait écho à sa pratique propre¹², il raille la notion de logique narrative. Et les personnes qui l'interviewent ne parviennent jamais à l'amener à parler de philosophie, de psychanalyse ou de théorie politique¹³.

Simon refuse ainsi toute qualification autre qu'écrivain et artiste, mais son œuvre n'en relève pas moins d'une œuvre de pensée voire de penseur. Quand Maurice Merleau-Ponty, en 1961, la découvre avec passion, il dialogue avec l'écrivain dans la conscience de la différence de leurs objectifs, autant que de l'étroite parenté de ce qui fonde leur travail : le philosophe dit à la fois avoir « trouvé dans [ses] livres beaucoup de choses qui allaient dans le sens de [son] propre travail » mais exprime aussi son « scrupule à les annexer¹⁴ » ; lui qui

7. C. Simon, « La fiction mot à mot », *ŒI*, p. 1184.

8. *Ibid.*, p. 1191.

9. *Ibid.*, p. 1192.

10. *Ibid.*

11. *Ibid.* p. 1186-1187.

12. Simon cite surtout les travaux de Chklovski et Tynianov, p. ex. dans « Le poisson cathédrale », *QC*, p. 13-14.

13. Voir par exemple « Un homme traversé par le travail », entretien de J.-P. Goux et A. Poirson avec C. Simon, *La Nouvelle Critique*, juin-juil. 1977, repris dans *Cahiers Claude Simon*, n° 12 (« Corps et matière »), 2017, p. 23-59.

14. « Merleau-Ponty répond à Claude Simon "écrivain et penseur" » (23 mars 1961), *Critique*, n° 414 (« La Terre et la Guerre dans l'œuvre de Claude Simon »), 1981, p. 1148.

le commente dans son cours au Collège de France, le qualifie de « penseur ». Les romans de Simon développent de fait un point de vue subjectif sur le monde, situé dans un corps et dans un espace, parent de l'être-là du monde de la phénoménologie, mais en relation directe avec l'expérience vécue de l'écrivain¹⁵. De même, Simon ne s'est jamais prétendu historien ; cependant ses romans, dont certains personnages critiquent vivement l'historiographie de la seconde guerre mondiale¹⁶, sont porteurs d'une pensée de l'Histoire, en particulier d'une analyse historique de la défaite de 1940 qui rejoint celle d'un Marc Bloch¹⁷ ou celle d'historiens plus contemporains¹⁸. Une réflexion sur la façon d'écrire l'Histoire se dit également dans le montage de documents et de voix du *Jardin des Plantes*, sans pour autant s'arrêter jamais sur des certitudes.

« Comment savoir ? » Lancinante dans *La Route des Flandres*, cette question indique bien le principe d'incertitude fondamental qui guide toute connaissance du passé et toute connaissance de soi. Ni l'expérience, ni la mémoire, ni même les sens ou le corps ne peuvent servir d'états : trop de contradictions, trop de doutes subsistent. De là cette horreur de toute prétention savante, cette méfiance devant tout savoir abstrait, de là ce recours à l'élémentaire, à la matière, au corps, à la sensation chez un écrivain réputé difficile.

D'où le choix de placer cette question au seuil de ce livre. La présente livraison des *Cahiers Claude Simon* est donc centrée sur le savoir : la place et le rôle des savoirs au sein de l'œuvre simonienne, mais aussi la place de cette œuvre au sein de l'enseignement scolaire et universitaire.

Nous l'ouvrons par la réédition d'une conférence et d'une table ronde qui se sont tenues lors d'un colloque organisé par Tom Bishop et consacré au Nouveau Roman en 1982 à New York University. Les actes du colloque ont fait l'objet d'une publication quatre ans plus tard aux États-Unis sous le titre

15. Voir l'article de J. H. Duffy, « Claude Simon, Merleau-Ponty and perception », *French Studies*, n° 46, janvier 1992, p. 33-52 (trad. de M. Touret, « Claude Simon, Merleau-Ponty et la perception » dans F. Dugast-Portes et M. Touret [éd.], *Lectures de La Route des Flandres*, Rennes, PUR, 1997, p. 91-114). Voir également V. Berne, « L'œuvre : tout ou fragment? Remarques sur les phénomènes de discontinuité et de fragmentation dans les romans de Claude Simon », *Cahiers Claude Simon*, n° 13 (« *Le Jardin des Plantes*. Fragments, lopins, parcelles »), p. 175-193.

16. On pense évidemment aux dialogues de Georges et de Blum dans *La Route des Flandres*.

17. Voir ici même l'article d'A. C. Pugh, « La défaite de mai 1940 : Claude Simon, Marc Bloch et l'écriture du désastre » (p. 115-134), ou encore celui de W. Asholt, « Le "quasi-passé" et la "presque-mémoire" dans *Histoire* (1967) de Claude Simon », *Cahiers Claude Simon*, n° 6, 2010, p. 29-47.

18. Voir l'article de J.-F. Puff, « Un dispositif de connaissance. *Le Jardin des Plantes* de Claude Simon et l'historiographie récente de la défaite de 1940 », dans *Cahiers Claude Simon*, n° 13, 2018, p. 161-173.

*Three Decades of the French Novel*¹⁹, une publication devenue difficilement accessible aujourd'hui. Claude Simon et d'autres romanciers avec lui (Alain Robbe-Grillet, Robert Pinget, Nathalie Sarraute) y interrogent leurs rapports aux savoirs constitués et les relations qu'ils entretiennent avec un mouvement qui a souvent été évoqué en termes d'*école*²⁰.

Le dossier critique comporte deux volets : le premier interroge les lieux et les modes d'enseignement de l'œuvre de Claude Simon à différents niveaux du système éducatif ; le second s'inscrit dans la continuité des recherches sur la place et la représentation du savoir dans l'œuvre simonienne. À la charnière de ces deux volets, le cahier iconographique rassemble quelques-uns des matériaux d'écriture utilisés pour *Histoire* et *Leçon de choses*, prélevés dans le champ d'un savoir largement partagé.

Le premier volet de ces études critiques est porté par une des grandes questions simoniennes, celle de la transmission d'un auteur auquel s'attache une réputation de difficulté et celle du partage du plaisir trouvé dans cette lecture. Les comptes rendus d'expériences rassemblés ici ne font qu'amorcer l'étude de la présence de ses romans dans l'enseignement de la littérature en France. Le constat de départ que fait Cécile Yapaudjian-Labat est celui d'une quasi-absence des romans de Simon dans l'enseignement secondaire : absence des manuels et des œuvres étudiées, hormis quelques rares occurrences et initiatives. À partir de son expérience de formatrice, C. Yapaudjian-Labat souligne l'intérêt d'envisager le texte de Simon comme inducteur d'écriture dans des ateliers ou comme texte à mettre en voix et en rythme. L'expérience de lecture de pages de Simon en classe de Première dont rend compte Brice Thalien en note les écueils mais aussi les points d'accroche : la relation à l'image, la représentation du corps et de la sexualité. Il n'en reste pas moins que les lieux où l'on lit et étudie les livres de Simon se trouvent surtout dans le Supérieur, université et classes préparatoires. Michel Bertrand décrit son expérience en ce domaine dans des universités d'Afrique, et constatant le « devenir classique » de Simon, désormais au programme des concours d'en-

19. L. Oppenheim (dir.), Urbana and Chicago, University of Illinois Press, 1986, p. 71-86 pour la conférence, p. 179-194 pour la table ronde.

20. La conférence (sans titre) prononcée par Claude Simon est rééditée ici dans sa traduction anglaise, faute d'accord de la part de l'ayant-droit pour publier la version originale, que suit pourtant très fidèlement la traduction anglo-saxonne, seule version explicitement validée par Simon (qui, en fait, en a approuvé deux, puisque la conférence a également été traduite et publiée par A. C. Pugh sous le titre « Reflections on the Novel : Claude Simon's Address to the Colloquium on the New Novel, New York University, 1982 », dans *The Review of Contemporary Fiction*, vol. 5, n° 1, 1985, p. 15-23). La table ronde, en revanche, est publiée en français.

seignement, il met en garde : ce qui apparaissait dans les années 1980 comme l'expression d'une reconnaissance salutaire ne doit pas effacer le plaisir de lecture, seule garantie valide de la survie d'une œuvre. Stylisticienne et linguiste, Anne Claire Gignoux démontre de son côté l'opportunité de s'appuyer sur un roman comme *L'Herbe* auprès d'étudiants en troisième année de licence, d'une part pour approfondir leur maîtrise de la stylistique en général, d'autre part pour s'initier à la stylistique d'auteur. Marc Even pour sa part souligne le plaisir qu'il y a à faire découvrir Simon à des élèves de classes préparatoires, et à leur faire comprendre grâce à son écriture que la littérature est « une forme qui pense en travaillant le matériau langagier » et, sans avoir à le démontrer de façon abstraite, de pouvoir « le montrer de façon précise et tangible ». Plaisir de la transmission mais aussi plaisir pour l'apprenti lecteur de voir s'ouvrir pour lui un livre d'abord jugé trop ardu. On comprend que l'exploration reste à poursuivre.

Le second volet interroge donc la place et le rôle des savoirs dans l'œuvre de Simon. Comme dans chaque livraison, désormais, nous rééditons deux articles devenus difficilement lisibles parce que relativement anciens ou non traduits. L'un, d'Anthony C. Pugh, est une nouvelle traduction revue par l'auteur d'un article publié en 1985 et traduit en 1997, « La défaite de 1940 : Claude Simon, Marc Bloch et l'écriture du désastre²¹ ». L'autre, de Wolfram Nitsch, est la traduction d'un article publié en anglais en 2002 : « Organes supplémentaires : machines et moyens de communication dans les derniers romans de Claude Simon²² », inédit en français. Tous deux soulignent combien, sans jamais cesser de décrire et de tenter de restituer une expérience, la pensée des romans de Simon rejoint les savoirs historique ou anthropologique. A. C. Pugh souligne la proximité de *La Route des Flandres* et de la réflexion historique de Marc Bloch quant à la compréhension du passé, la fabrique et l'écriture de l'Histoire à partir d'un questionnement de la mémoire et du témoignage. W. Nitsch, lui, montre l'ambivalence du rapport à la technologie dans les romans de Simon : tantôt très critique, tantôt l'envisageant dans une perspective proche des recherches anthropologiques récentes.

21. « Defeat, May 1940 : Claude Simon, Marc Bloch, and the Writing of Disaster », *Forum for Modern Language Studies*, 21(1), janvier 1985, p. 59-70 (traduction sous le titre « La défaite de mai 1940. Claude Simon et l'écriture du désastre ») dans F. Dugast-Portes et M. Touret (éd.), *op. cit.*, p. 149-162.

22. « Supplementary Organs : Media and Machinery in the Late Novels of Claude Simon », dans J. H. Duffy et A. B. Duncan (dir.), *Claude Simon. A Retrospective*, Liverpool, Liverpool University Press, 2002, p. 152-167.

Les autres contributions abordent la question du savoir par des biais fort variés : à l'opposé du principe d'incertitude qui est central dans la réflexion simonienne, Jan Dvorak note la présence dans le texte des romans d'énoncés gnomiques relevant d'un discours dogmatique : il souligne l'antagonisme entre la critique d'un ordre ou d'un sens conventionnels et ce discours porteur de certitudes et quasi autoritaire, une des formes que prend la tension toujours vive entre ordre et désordre. Deux études portent sur l'inscription d'un intertexte : Olivier Kahn recourt aux manuscrits du *Jardin des Plantes* pour y rechercher trace d'intertextes que la version définitive du roman a en partie effacés : il y note la présence plus lisible de modèles et de contre-modèles comme Stendhal, Proust ou Dostoïevski, notamment celle du personnage de l'usurière de *Crime et châtiment* derrière la silhouette de la « vieille femme éléphant ». Ian de Toffoli étudie l'appropriation dont la langue et la littérature latines font l'objet, l'une et l'autre reconstruites et transformées par une pratique intertextuelle qui donne à voir la sensibilisation au langage et à sa matérialité. Enfin c'est à partir du privilège accordé à la matérialité et à l'*homo faber* sur l'*homo sapiens* que Cécilia Benaglia identifie le non-savoir qui caractériserait pour Simon le roman moderne au savoir du corps, dont elle parcourt les traces dans l'œuvre.

On retrouvera dans la dernière partie du numéro les rubriques désormais familières. Lauréate en 2017 du prix « Claude et Réa Simon » qui vise à encourager la recherche, Megan Wightman, jeune chercheuse canadienne anglophone, s'intéresse aux « Paysages narratifs (dis)continus, ou l'esthétique fragmentaire chez Claude Simon et Michael Ondaatje », dans une analyse qui met en rapport la discontinuité propre à chacun de ces deux romans fort différents. Cette livraison des *Cahiers* poursuit en outre son travail de synthèse de la réception critique. Alors que *L'Acacia* se voit inscrit au concours de l'agrégation de Lettres vingt ans après *La Route des Flandres*, Vincent Berne propose de dresser un bilan de la critique simonienne française sur les deux dernières décennies. Françoise Merllié, Christian Jouvenot et Yves Ravey font entendre leur sensibilité de lecteur, de psychanalyste et de romancier dans la rubrique « Paroles de lecteur, paroles d'écrivain ». Comptes rendus des parutions récentes et actualité de l'œuvre viendront compléter le volume.

Souhaitons que cette livraison rende compte des rapports complexes que Claude Simon entretient avec les savoirs comme avec les personnes ou les institutions chargées de les transmettre, en homme fondamentalement libre et autodidacte, comme cet apprenti peintre monté à Paris qui ne s'attarde guère

dans l'académie d'André Lhote où l'on apprend à peindre cubiste ; comme ce jeune homme qui prend part à la guerre civile espagnole plus par curiosité, dit-il, que par engagement militant ; comme ce romancier qui entretient avec la critique – en particulier Jean Ricardou – des relations très élastiques ; comme ce prix Nobel invité en URSS pour un forum à l'issue duquel il refusera de signer une déclaration finale (qu'il signera tout de même) ; comme cet amateur d'histoire, grand lecteur d'ouvrages consacrés au xx^e siècle, et circonspect quant à la possibilité même de dire ce qui fut. À l'image de celui qu'il entretient avec les institutions et les ordres en tout genre, le rapport de Simon aux savoirs n'est pas sans paradoxes et même, parfois, il n'est pas sans repentir.

Joëlle GLEIZE et David ZEMMOUR